

Le fossile HST aide-t-il à préciser ce scénario considéré comme le plus économe? L'équipe de Cosimo Posth s'est mise à le penser lorsqu'elle a découvert que son ADNmt est très différent de celui des autres Néandertaliens. Mais pour interpréter cette information, il fallait connaître son âge. Comme les méthodes physiques de datation sont inapplicables dans le cas de HST, l'équipe de Cosimo Posth a compté les mutations accumulées dans son ADNmt et dans celui d'une dizaine de Néandertaliens d'origines différentes. Résultat: l'ADNmt de HST aurait 124 000 ans, soit à peine moins que le plus ancien des génomes mitochondriaux de l'échantillon analysés, celui d'un Néandertalien de l'Altai en Sibérie, vieux de 130 000 ans. Ainsi, il y a plus de 100 000 ans, au moins deux lignées mitochondriales néandertaliennes différentes coexistaient en Eurasie; cela suggère que la diversité et donc la taille de la population néandertalienne étaient alors plus grandes, et qu'elles se sont réduites ensuite.

Par ailleurs, les calculs génétiques des chercheurs ont montré que la divergence entre les ADNmt de HST et de tous les autres Néandertaliens doit être antérieure à 220 000 ans. Ainsi, l'ADNmt de HST installe le scénario de l'introduction, dans la population néandertalienne, d'ADNmt différent de celui d'origine et proche de celui d'*H. sapiens* dans un cadre chronologique. Dans l'esprit des chercheurs, après la divergence mitochondriale *neanderthalensis-sapiens* (datée à un maximum de 470 000 ans), mais avant la séparation entre les génomes mitochondriaux de HST et des autres Néandertaliens, un groupe humain est passé d'Afrique en Europe, où son ADNmt s'est imposé dans la population néandertalienne. Passée inaperçue jusque-là, cette migration a dû donc se produire entre 470 000 et 220 000 ans. Le flux génique correspondant aurait été assez faible pour peu influencer l'ADN nucléaire des Néandertaliens, mais assez important pour provoquer le remplacement complet de leurs lignées mitochondriales, notamment celle de HST.

L'extraction d'ADN nucléaire de HST nous en apprendrait plus. Étant donné son âge et sa probable contamination par tous ceux qui ont manipulé le fossile depuis 80 ans, cela promet d'être difficile... ■

FRANÇOIS SAVATIER

C. Posth et al., *Nature*, en ligne le 4 juillet 2017

Vers une production de carburant solaire carboné

En cette période de réflexions sur la transition énergétique, l'équipe de Marc Robert et Julien Bonin, de l'université Paris-Diderot et du CNRS, a développé un nouveau procédé qui transforme le dioxyde de carbone (CO_2) en méthane (CH_4), sous l'action de la lumière solaire et d'un catalyseur à base de fer. Marc Robert nous détaille le fonctionnement de cette photosynthèse artificielle.



Propos recueillis par CLÉMENT DUFRENNE

MARC ROBERT
professeur à l'université
Paris-Diderot

Quel est le principe de votre procédé ?

Marc Robert : Notre procédé consiste à remplacer les atomes d'oxygène du dioxyde de carbone par des atomes d'hydrogène. Pour réaliser cette hydrogénation complète du dioxyde de carbone, nous ajoutons de petites quantités d'alcool ou d'eau afin d'apporter les protons (H^+) nécessaires. Cette source de protons aide les atomes d'oxygène à quitter la molécule de dioxyde de carbone, et permet aussi de « protoner » le carbone pour aboutir au méthane. Afin de déclencher la réaction, il est essentiel d'avoir une source d'énergie. Dans notre cas, nous utilisons le rayonnement solaire, et plus précisément le domaine visible du spectre, produit en laboratoire grâce à un simulateur solaire et un filtre qui sélectionne des longueurs d'onde supérieures à 400 nanomètres. Pour rendre la réaction possible, il faut enfin un catalyseur qui accélère les étapes du processus. Le nôtre est à base de fer.

Quelle est l'originalité de votre procédé par rapport aux recherches précédentes ?

M. R. : D'une part, nous proposons ici une piste pour fabriquer un carburant solaire à partir d'une source de carbone habituellement considérée comme un déchet, le CO_2 . D'autre part, notre procédé fonctionne dans des conditions très douces, à température et pression ambiantes. Le produit obtenu, le méthane, est directement utilisable dans des applications de transport ou de chauffage (il constitue par exemple 75 % du gaz de ville). Le CO_2 peut ainsi rentrer dans un cycle vertueux, une économie circulaire : il est transformé en carburant, puis, au cours de la combustion, celui-ci libère du CO_2 qui peut-être à nouveau transformé

en méthane, etc. Par ailleurs, nous utilisons un catalyseur à base de fer qui est de loin le métal le plus abondant, et donc le moins cher. Habituellement, en catalyse, ce sont des métaux rares, et donc chers, qui sont employés. De plus, la synthèse du catalyseur est bien maîtrisée et simple, ce qui fait que son coût reste modeste à l'échelle globale du système. Enfin, le fer n'est pas toxique et est biocompatible. Avec ce catalyseur, nous avons prouvé qu'il est possible de créer un carburant solaire dans des conditions simples.

Est-ce la première fois que l'on utilise un catalyseur à base de fer ?

M. R. : Non, mais jusqu'à présent, les catalyseurs testés n'avaient pas permis d'aller au-delà du monoxyde de carbone, un intermédiaire de la réaction, et d'obtenir du méthane. Dans ce nouveau procédé, le catalyseur de fer synthétisé a une structure et des propriétés chimiques inspirées de la famille des porphyrines, des molécules qui transportent le dioxygène dans le sang. C'est cette structure moléculaire qui a fait la différence.

Actuellement, le rendement est de 0,18 %. Comment envisagez-vous de l'améliorer ?

M. R. : Ce chiffre est le rendement total, obtenu en rapportant la quantité finale de produits, le méthane, à la quantité initiale de photons de lumière absorbés par le système. Certes, il est faible, mais le système présente déjà beaucoup d'avantages : la lumière est gratuite, disponible partout, inépuisable... Pour aller vers des applications concrètes, nous devons avant toute chose mieux comprendre l'ensemble du processus catalytique et des différentes étapes mises en jeu, ce qui nous donnera les outils pour améliorer le rendement et passer à une échelle supérieure. ■

H. Rao et al., *Nature*, en ligne, 17 juillet 2017